

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 52

Artikel: 1907
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204675>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

1907

L'ANNÉE que le temps emportera sur ses ailes dans quatre jours à peine, a-t-elle été propice au canton de Vaud? Oui, répondront peut-être les éleveurs d'abeilles; non, mille fois non! gémiront ceux qui vivent de la culture de la vigne et bien d'autres avec eux. Et vous, aimables lecteurs du *Conteur*, qu'en pensez-vous? L'avez-vous trouvée passable? Si elle n'a pas entamé votre santé, si vous avez mangé chaque jour votre pain, la conscience à l'aise, et que vous ayez eu le bonheur de conserver les êtres qui vous sont chers, laissez-nous vous dire qu'elle n'a pas été si méchante que cela et vous souhaiter de n'en avoir pas une pire dans celle qui va commencer.

Les phénomènes et les événements qui ont marqué l'an 1907 dans notre canton sont présents à toutes les mémoires. On nous permettra cependant de les rappeler brièvement. Depuis que s'est perdue la louable habitude des « livres de raison », les chroniqueurs se lamentent; peut-être nous sauront-ils gré d'essayer de suppléer au manque de ces archives familiales.

Si, dans un siècle ou plus, ces lignes leur tombent sous les yeux — à supposer que le papier du *Conteur* résiste aussi longtemps à la morsure des vers et des rats — ils apprendront que la neige s'abattit si furieusement sur nos campagnes, en janvier et février, que les communications furent très difficiles et que, entre le Pont et le Brassus notamment, les « gonflés » immobilisèrent le chemin de fer pendant plusieurs jours. L'hiver parut interminable. Le 30 avril encore, il neigeait à gros flocons jusque sur les grèves du Léman. Au tardif printemps succéda un été orageux, avec, dans les premiers jours de juillet, un brusque retour de froid, qui remit aux épaules des monts leur manteau des frimas. L'automne, en revanche, n'eût pu être plus charmant; ses radieuses journées durèrent jusqu'en décembre, tandis que le Midi était inondé par deux mois de pluies continuelles. On fit fort peu de vin, mais ce fut un cru de choix. Les ruches regorgèrent de miel, ce qui attira les guêpes en si fabuleuse quantité que 27543 personnes, sans compter les femmes et les petits enfants, en ressentirent les cuisantes piqures. Moins grand fut le nombre des Vaudois qui aperçurent la comète de 1907; il est vrai que sa pâle traînée ne se montrait que vers trois heures du matin, à grand renfort de besicles et de lorgnettes.

Cet astre empanaché annonçait-il le cliquetis des épées et des baïonnettes? Jamais notre canton ne vit, en une année, autant de soldats. Ce fut d'abord, dans la semaine de Vendredi-Saint, la levée des fusiliers et des dragons pour prêter main-forte à la gendarmerie et à la police de Vevey, de Montreux, d'Orbe et de Lausanne. A la suite d'une grève d'ouvriers chocolatiers, des désordres avaient éclaté dans ces endroits; ils prirent un moment, à Vevey, presque le caractère d'une guerre civile, et l'on eut la tristesse de voir des enfants du pays se faisant les complices d'éléments étrangers de la pire espèce.

Mais le bon sens de la population, la fermeté du gouvernement et l'exemplaire attitude des milices ramenèrent le calme et la paix au bout de peu de jours. Au commencement de septembre, nouveau branlebas, des plus pacifiques celui-là, à l'occasion des manœuvres du 1^{er} corps d'armée contre toute une division. 46 000 hommes sous les armes! Des pentes au-dessus de Baulmes jusqu'aux portes de Tribourg, les campagnes se couvrirent de fantassins, d'artilleurs et de cavaliers. Malgré des prodiges de bravoure, le fort de Montélaz, au-dessus de Pomy, demeura inexpugnable. On ne s'escrima pas avec moins de vaillance à Prahins, à Combremont, ailleurs encore. Il y eut de mémorables combats nocturnes.

Oh! combien d'actions, combien d'exploits célèbres Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres!

Ce jeu guerrier avait à peine pris fin que de nouveau les affaires militaires mirent le canton en ébullition, comme toute la Suisse du reste. Il s'agissait de se prononcer — le 3 novembre — sur une loi destinée à mieux instruire le soldat et mettre les siens à l'abri du dénuement, quand il est sous les armes. Bien qu'elle exigeât le sacrifice de quelques nouveaux millions, la loi passa; le canton de Vaud eut même l'honneur d'être dans la Suisse romande le seul à l'accepter. Mais que de réunions, que de conférences, contradictoires ou non, que d'articles de journaux pour ou contre, que d'encre et que de petit blanc aussi, versés sur l'autel de la patrie!

Quelques mois auparavant avait eu lieu une autre votation affirmative, à propos d'une loi augmentant le capital de la Banque cantonale vaudoise et redonnant à l'Etat, dans cet établissement, toute la part prépondérante que lui avait attribuée le gouvernement de 1845. C'était là sujet de nature à n'intéresser guère que les financiers et les politiciens; aussi le scrutin fut-il fréquenté à peine par le dixième des électeurs.

Une œuvre à laquelle l'opinion publique était tout acquise, c'est l'assurance-vieillesse. L'Etat, qui l'a créée et qui l'administrera, a mis tous ses soins à en monter les rouages. Cette belle institution de prévoyance fonctionnera à partir du 1^{er} janvier 1908.

Le canton de Vaud s'est encore honoré en 1907 par l'érection de monuments à la mémoire de Juste Olivier, son plus grand poète, de Louis Agassiz, son naturaliste le plus illustre, du romancier populaire Urbain Olivier et du colonel Paul Ceresole, ancien président de la Confédération. Des fêtes charmantes et vraiment populaires eurent lieu à Gryon, le jour où furent inaugurés les médaillons de bronze représentant les auteurs des *Deux voix*, et à Eysins, où s'élève le monolithe orné des traits de Juste et d'Urbain Olivier. Chose digne de remarque, toutes ces œuvres sont dues au burin d'un seul et même artiste vaudois, M. Raphaël Lugeon, l'auteur du superbe monument du général Jomini, à Payerne. Qu'on dise après cela que nul n'est prophète en son pays!

Puisque nous parlons de réjouissances publiques, rappelons que Moudon célébra le renouveau par un grand cortège costumé figurant la montée à l'alpage; que Montreux eut sa fête des Narcisses; la plaine du Rhône, l'ouverture du gentil chemin de fer électrique Aigle-Ollon-Monthey; que le concours cantonal des musiques se tint à Payerne; que les forestiers vaudois banquetèrent à Begnins et à Saint-Cergues; les mutualistes à Yverdon, les Anciens Moyens sous les chênes de Sauvabelin; que la ville de Vevey en liesse fit un accueil enthousiaste au vapeur battant neuf qui porte son nom; que le *Festival vaudois*, de Jacques-Dalcroze, fut redonné à la Cathédrale avec un très grand succès; que les étudiants de Stella commémorèrent gaiement le cinquantenaire de la fondation de leur société, d'où sont sortis tant d'ingénieurs, de mathématiciens, de naturalistes et de professeurs.

Dans un autre domaine, on ne saurait passer sous silence l'exposition de la grande toile de M. Eugène Burnand, intitulée la *Voie douloureuse*, non plus que la galerie des aquarellistes vaudois, à la Grenette, et les œuvres, exposées dans la même salle, par les paysagistes Hermentat et Perrier. Mais ce qui a le plus réjoui le cœur des amis des arts et de tous les patriotes, c'a été l'acquisition, faite par l'Etat avec le concours de souscriptions particulières, de *Minerve et les Grâces*, de Gleyre. Du château des Crêtes, au-dessus de Clarens, où séjourna Gambetta, ce chef-d'œuvre a passé au Musée des beaux-arts, à Lausanne, dont il est un des joyaux.

Ceci montre que les Vaudois ne sont pas si insensibles à la peinture qu'on veut bien le dire. Il est incontestable cependant qu'ils conservent un faible particulier pour l'art dramatique, à preuve le succès des spectacles donnés par des artistes professionnels ou par des troupes d'amateurs. A Lausanne, la Muse a joué *L'Eau courante*, de M. Edouard Rod; le Théâtre de la Maison du Peuple, la *Vaudoise*, de M. Virgile Rossel, *Légionnaire par vengeance*, de M. Randin, et *Les Masques*, de M. Aug. Lambert, pour ne citer que des œuvres romandes. A Mézières, une société d'actionnaires vient de construire un théâtre ayant plus d'un millier de places, où l'on représentera, le printemps prochain, *La Dîme*, de M. René Morax, ainsi que *Henriette*, drame nouveau du même auteur.

Mentionnons ici, à cause du retentissement qu'il a eu dans tout le canton, un drame qui ne s'est malheureusement pas déroulé sur les planches d'un théâtre: deux bandits russes ont assassiné, dans son comptoir, sur la route conduisant à Territet, le caissier de la succursale de la Banque de Montreux. La victime était un jeune Lucernois. Quatre courageux habitants de Montreux qui donnaient la chasse aux meurtriers furent si grièvement blessés par ceux-ci, que l'un d'eux, portier d'hôtel, originaire de Chesalles sur Moudon, succomba au bout de quatre semaines.

L'absinthe ne semble avoir joué aucun rôle dans cet attentat. Il en avait eu un dans un forfait encore plus odieux, perpétré, l'année précédente, dans un petit village de La Côte, et qui fut l'origine d'un pétitionnement monstre réclamant la proscription de la liqueur verte. Le Grand Conseil fit droit à cette demande et, dès le 1^{er} mai 1907, les cafetiers cessèrent de la débiter. Semblable mesure a été prise par les Genevois, pour bien montrer, dit-on, qu'ils ne sont pas en désaccord sur toutes choses avec leurs voisins du canton de Vaud.

Cette rapide chronique ne serait pas complète si nous ne signalions le passage à travers notre pays du roi et de la reine d'Angleterre, ainsi que de Chulalongkorn, souverain de Siam, venus tous trois d'Italie par le Simplon; si nous ne rappelions l'émotion de la ville de Lausanne, en décembre, quand elle apprit l'effondrement de deux maisons à Malley, catastrophe qui fit dix victimes; si nous disions que la Confédération nous gratifia, en 1907, d'un timbre-poste de cinq centimes, où figure un petit bonhomme menaçant d'une énorme arbalète ceux qui ne le trouvent pas adorable; que cette même année enfin vit réapparaître le diabolito, jouet renouvelé des anciens Chinois, puis naître un autre amusement enfantin qui consiste à rouler un couvercle de boîte à thé ou à café retenu en son centre par un bout de ficelle. Tandis que le premier est un jeu de petites filles, celui-ci fait la passion des garçonnets. A chacun son lot. Puisse 1908 nous accorder à tous le nôtre, en santé et belle humeur ! V. F.

La dernière maladie. — On reprochait un jour au vieux docteur Pellis, de Lausanne, d'avoir laissé mourir un de ses malades.

— Comment avez-vous fait, cher docteur, vous qui guérissiez toutes les maladies ?

— Je les guéris toutes, en effet, dit l'excellent praticien, toutes, sauf la dernière.

QUE LA FÊTE COMMENCE !

Nous voici en pleine semaine de « Nouvel-An ».

Les vitrines des magasins rivalisent d'éclat, sinon d'élégance, et c'est à qui offrira à l'œil et aux convoitises des passants les plus irrésistibles tentations.

Que de fois, en pareils jours, s'arrête-t-on, fasciné, devant ces étalages disposés avec la traîtresse habileté de négociants experts; expo-

sitions séductrices d'objets divers, tous de « haute nouveauté », dont l'usage est énigmatique, l'utilité contestable, mais qui justement tentent à cause de cela. Tous ces produits sont le fruit de l'imagination féconde d'industriels cherchant moins à mieux satisfaire les besoins légitimes de l'homme qu'à susciter des besoins et des désirs nouveaux et vains, les plus impatients et les plus impérieux de tous.

On s'arrête donc, suggestionné, devant ces savants étalages; on échafaude mille projets. Soudain, sans y prendre garde, on met la main dans sa poche et, au contact flasque de son portemonnaie, le fragile échafaudage s'écroule, le réel vous ressaisit, l'on s'éloigne, la tête basse, songeur, jusqu'à ce que quelque nouvelle séduction — il en est à chaque pas — vous fasse encore quitter terre. Puis, nouvelle chute. C'est ainsi de chute en chute, toute la journée.

Dans la rue, ce ne sont que gens affairés, enfiévrés, courant, le front soucieux, les bras chargés de paquets.

On est en fête; et tous les gens sont d'humeur chagrine. Partout l'on est mal accueilli, partout on a le sentiment de tomber dans un mauvais moment. Et ce mauvais moment dure deux semaines.

C'est l'époque où l'on a le plus besoin de tout son argent pour régler les comptes des fournisseurs indispensables, et jamais l'on n'en dépense tant en futilités et le plus souvent sans raison.

Donner est tout plaisir, dit-on. Cela est vrai, à tout autre occasion. Au Nouvel-An, c'est un casse-tête. Pour un cadeau que l'on fait avec joie qui procure une réelle satisfaction à son destinataire, et où le cœur a sa part, il en est dix auxquels ne collaborent que les convenances ou quelque obligation dont on a cherché en vain à s'affranchir, et qui, de plus, sont toujours en dessous de l'attente de celui qui les reçoit.

Le tracass, l'ennui que vous causent ces obligations, vous gâtent tout le plaisir que l'on trouverait dans les quelques gracieusetés vraiment sincères qui sont noyées dans ce flot d'amabilités de commande.

Au Nouvel-An, on adresse des vœux et des souhaits à tout le monde, à tort et à travers, avec le même air distrait et du même ton indifférent,

— Il ne manquerait plus que ça ! grommela monsieur le justicier en haussant les épaules. Je compte bien que personne, dans ma maison, ne donnera dans cette monstrueuse hérésie. Mais il y en a d'autres, ajouta-t-il avec amertume, il y a des gens qu'on croyait posés, de qui on aurait répondu comme de soi-même, et qui se laissent séduire par les discours insinuants de ce Petitpierre ! Et puis, allez voir les avertis qu'ils se fourvoient ! ça se fâche tout rouge, ça vous regarde de coin, et ça vous tourne le dos, sans seulement vouloir s'expliquer ! Par exemple, ce n'est pas moi qui irai courir après, *ma fi !* non ! Ils n'ont qu'à venir, eux, s'ils veulent faire la paix !

L'alarme de madame la justicière ne fut guère moindre en apprenant que son mari devait avoir eu une altercation avec quelqu'un, au sujet du sermon.

— *Monté !* Olivier, tu as eu des « mots » après l'église ? avec qui ?

— Des « mots ? » rien du tout ! c'est Abram-Louis qui ne veut pas qu'on le reprenne quand il se laisse « empaumer » par ce ministre des Ponts. Il en devrait avoir honte, Abram-Louis ! partir sans seulement me dire « à revoir ! »

C'est ainsi que madame la justicière apprit à son grand chagrin la nouvelle incroyable que « l'ancien de la scie » et son mari étaient sérieusement brouillés.

dont pendant le reste de l'année on parle de la pluie et du beau temps.

Personne n'y croit.

Au Nouvel-An, on boit sans avoir soif, on mange sans avoir faim et plus que de raison. On ingurgite une foule de mets et de boissons, parmi ceux que souvent l'on aime le moins et qui sont le plus contraires à notre estomac.

On rit, on chante, on danse, on se démène, on fait grand tapage, on est « gai » enfin, avec la mort dans l'âme et le dégoût au cœur.

Et tout cela, pourquoi ? Parce que c'est le Nouvel-An. Gaité de bazar.

Ces masques grimaçants, aux sourires épanouis, ces nez de carton, dissimulent souvent plus de tristes pensées qu'un voile de veuve.

La « gaité » du Nouvel-An commence et finit à heure fixe. C'est une consigne. Après, on serre la courroie, parce qu'on n'a plus le sou; on prend du bicarbonate de soude et de l'eau de Vichy, parce qu'on a l'estomac en capilotade.

Et vive le Nouvel-An ! Que la fête commence !

J. M.

JEUX DE SOCIÉTÉ

Répondre à une question par écrit sur un papier qu'une autre personne aura emporté avec elle.

Cet amusement consiste à écrire sur un grand nombre de morceaux de carrés de papier les questions qu'on veut, et au-dessous, avec du nitro-muriate d'or, les réponses qu'on fait à ces diverses questions; on les fait sécher et on les conserve dans un portefeuille. Lorsqu'on veut s'en servir, on en fait choisir quelques-unes par les spectateurs, en les engageant à les garder et leur annonçant que vous irez dans la nuit y écrire au-dessous la réponse, pourvu qu'on les laisse sur la cheminée ou le poêle; il en résulte que si on tient ces papiers dans un endroit sec et chaud, la réponse se trouve le lendemain très visible.

Actualité.

Les temps étaient durs autrefois :

On pendait les voleurs aux croix.

Aujourd'hui les temps sont meilleurs

Et l'on pend les croix aux voleurs.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

4

Une guerre de religion

NOUVELLE NEUCHATELOISE, PAR O. HUGUENIN

VI (suite)

Tu as raison, Olivier, fit-elle humblement. Seulement, ajouta-t-elle avec douceur, en posant la main sur le bras du justicier, seulement, peut-être qu'il y a des gens qui la comprennent autrement que nous, et qui croient bien faire.

— Oui, en venant tout bouleverser avec leurs idées nouvelles ! en venant semer la division entre les gens qui sont toujours bien allés ensemble !

Et le bilieux justicier se mit à arpenter la chambre en brusquant les chaises qui avaient l'impertinence de frôler ses mollets au passage.

— Sa femme le regardait tout alarmée.

— La division ? mon Dieu ! Olivier, tu ne veux pourtant pas parler de nous deux ? dit-elle en joignant les mains. Tu sais bien que je ne « bats jamais la controverse » avec toi !

VII

A la scierie des Cœudres, cette nouvelle ne causa pas moins d'émoi. Seulement madame l'ancienne n'eut pas à attendre jusqu'au soir pour en être instruite, et de fait l'Euphrasie chez l'ancien eût été incapable d'un pareil effort de patience.

Quand elle vit arriver son époux, rouge comme un coq, bougonnant, maugréant, jetant sur une chaise, d'un air de rancune, son tricorne et son manteau d'ancien, l'Euphrasie, une grande et forte matrone qui retournait volontiers à son profit le précepte évangélique : « La femme doit obéissance à son mari », interpella celui-ci en ces termes respectueux :

— Ah ça ! Abram-Louis, qu'est-ce que ça veut dire que des manières pareilles ? On te prendrait pour un poulain de trois semaines qui se sauve de la pâture, la queue en l'air, parce que les *tavans* (taons) sont mauvais !

— Oh ! pardi ! ce n'est pas les *tavans* qui sont le plus mauvais au monde, c'est bien les hommes ! répond monsieur l'ancien en arrachant son habit de cérémonie et le jetant sur le lit.

— Pour quant à ça, jamais tu n'as dit une plus grande vérité ! Les femmes en savent quelque chose !

Tout en faisant cette malicieuse remarque, l'Euphrasie qui est une très bonne femme, à sa ma-